

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 51 (1900)
Heft: 3

Rubrik: Communications

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Affaires de la Société.

Réduction du prix d'abonnement de l'organe de la Société en faveur du personnel forestier subalterne.

Un membre du Comité permanent ayant proposé de réduire le prix des abonnements pris par les agents forestiers des grades inférieurs, des pourparlers ont eu lieu avec les éditeurs, et ceux-ci se sont déclarés prêts à consentir à cette réduction. En conséquence le Comité permanent a décidé :

D'abaisser à fr. 3. — l'abonnement à la „Schweiz. Zeitschrift für Forstwesen“ (édition allemande), et à fr. 2. — l'abonnement au „Journal forestier Suisse“ (édition française), pour tous les abonnés suisses appartenant au personnel forestier subalterne qui se feront inscrire chez MM. *Schmid & Francke*, éditeurs, à Berne, par l'intermédiaire d'un agent forestier supérieur.

Les agents supérieurs sont priés de porter ces dispositions à la connaissance de leurs arrondissements, préposés, forestiers communaux, gardes-chefs, et d'envoyer aux éditeurs les noms de ceux qui désirent profiter de ces conditions d'abonnement ou même seulement recevoir le Journal pour examen.



Communications.

Une excursion en Thessalie.

Par *A. Pillichody*.

Rien de moins scientifique que cette excursion, j'aime l'affirmer dès le commencement! Philhellène de tempérament, j'étais parti à Pâques 1897, pour donner un coup de main aux Grecs, sur lesquels on avait lâché le Grand Turc. Enrôlé à Athènes dans une section française de la Légion philhellénique, section qui allait rejoindre le gros de la Légion et de l'Armée sur le théâtre de la guerre, je partis avec elle par la voie de mer pour le golfe maliaque, en face de Lamia, où nous débarquâmes. Equipés d'un uniforme léger, la couverture roulée autour de la poitrine, le fusil en bandoulière, les deux cartouchières sur les flancs, le sac à pain ballottant au côté, garni de munitions et de biscuit d'armée, ni moi ni mes compagnons n'avions des airs de botanistes, allant fouiller les buissons des Monts Othrys à la recherche de plantes rarissimes. Ce que je rapporte de nos marches militaires, ce ne sont donc que quelques observations d'un laïque, faites en passant, consignées dans un journal crayonné le soir au bivouac et appuyées

d'une cinquantaine de plantes sèches conservées dans mon nouveau testament transformé en „herbier“ pour la circonstance. A la guerre comme à la guerre. . . .

Le pays que nous étions appelés à parcourir est la région montagneuse entre le cours supérieur du Penée, lequel arrose la plaine thessalienne qui s'étend de Pharsale à Trikkala, et la vallée du Sperchius qui se jette près du passage historique des Thermopyles dans le golfe maliaque. Les monts Othrys, qui forment la limite méridionale de la Thessalie, sont une ramification du massif du Pinde, qui fut jadis la patrie d'Apollon et des muses. Leur élévation varie de 1100 à 1800 m. Vers le centre de la chaîne, au passage de la route nationale de Lamia à Pharsale, soit d'Athènes à Larissa, la montagne est formée d'une succession de mamelons arrondis, aux formes plutôt douces et de hauts plateaux dénudés; vers l'est et l'ouest, par contre, les formes sont plus élancées, et nous voyons une série de cimes bien caractérisées, le Chasidiaris, le mont Agrapha et d'autres qui rappellent assez fidèlement les cimes rocheuses des montagnes fribourgeoises aux environs du Lac Noir.

C'était un radieux matin de printemps, lorsque nous débarquâmes à Hagia Marina, près de Lamia, le jour même où le Prince Constantin abandonnait Pharsale presque sans coup férir, pour se retirer sur la forte position de Domokos. Nous étions une cinquantaine de volontaires commandés par un capitaine français improvisé, qui se distinguait par le fait qu'il tenait toujours son sabre hors du fourreau et le portait devant lui comme un cierge. Il avait en outre la manie des parades: Devant chaque hameau il nous faisait arrêter, commandait „baïonnette canon“ et nous défilions avec un air aussi martial que possible. Nous n'avions pas eu l'occasion d'apprendre le tir. Heureusement il se présenta non loin de la route une paire de cigognes: Notre capitaine nous fit mettre en ligne et ouvrir le feu. Il y eut une pétarade et nos cigognes jugèrent prudent de changer de quartier. Ceci pour caractériser notre chef, qui avait du reste d'excellentes qualités: il était la bonhomie personnifiée.

Notre première étape fut Lamia, petite ville proprette, adossée au dernier contrefort des Monts Othrys, surmontée d'un antique château en ruine. Le lendemain, au petit jour, nous étions en route pour Domokos, en compagnie d'un régiment d'infanterie de réserve. Nous avions devant nous une étape de 40 kilomètres, sur une route poussiéreuse et sans aucun ombrage. Celle-ci s'élevant en lacets et serpentins interminables, traverse une contrée des plus désolées. Le versant des Monts Othrys, déchiré par une infinité de vallons d'érosion, présente un labyrinthe d'arrêtes nues, de pointes rocheuses isolées, de mamelons sableux arrondis. Les vallons et ravins ainsi formés sont à sec, sauf en temps d'orage; alors ils donnent naissance à des torrents sauvages et redoutés.

Une interminable colonne de fuyards encombrait la route que nous grimpiions. Toute la population agricole de la plaine thessalienne entièrement abandonnée aux armées du Sultan, émigrerait de l'autre côté

de la montagne pour aller chercher un refuge derrière la ligne du Sperchius et des Thermopyles. C'était un fouillis de chariots à deux roues trainés par des buffles, de mulets et d'ânes bâtés portant des charges énormes, de vieux paysans à cheval, le fusil en bandoulière, tandis que de pauvres femmes allaient pieds nus dans la poussière du chemin portant des ballots sur la tête, ou des enfants sur les bras; au milieu de cette colonne, et s'éparpillant de chaque côté de la route, d'innombrables troupeaux de moutons, chèvres, bœufs, génisses, ânes et mulets, chassés devant eux par des jeunes garçons et une horde de chiens hérissés; des enfants conduisaient des porcs au lacet et ceux-ci trottaient docilement dans le cortège, où l'on voyait accrochées aux selles des bêtes de somme, des grappes de poules vivantes suspendues par les pieds et poussant des cris plaintifs.

Pour laisser passer ce peuple en migration, nous fûmes obligés de nous écarter de la route pour cheminer à travers les buissons, non sans peine. Sous l'effet d'une culture spoliatrice et surtout de longs siècles de parcours exercé par le gros et surtout le menu bétail — dès l'antiquité les troupeaux de moutons et de chèvres de la Grèce furent célèbres — ces côteaux ont vu se développer une végétation toute spéciale, composée, d'une part, de plantes suffisamment armées par la nature pour résister aux effets du pâturage et, d'autre part, d'espèces dégénérées à un tel point sous la dent du bétail qu'elles semblent même avoir perdu la faculté de reprendre leur forme primitive. Les arbres ou arbrisseaux ont disparu, à l'exception de rares groupes de platanes tordus qui ci et là au fond d'un ravin témoignent de la présence d'une source permanente, dont l'eau se perd cependant aussitôt dans les graviers. Toute la montagne est recouverte d'un manteau de buissons, troué ci et là par des surfaces nues, constituant des pâturages de la plus piètre espèce. Ce sont des buissons épineux, tordus, trapus, blottis à terre, serrés les uns contre les autres, à ramification rigide et atrophiée, rappelant les „boules“ de hêtre tondu de nos pâturages jurassiques. Nous remarquons avant tout le chêne yeuse (*Quercus Ilex*), aux feuilles coriaces et piquantes, qui domine dans le taillis. Il semble fournir le principal „bois“ d'affouage aux habitants de la contrée: il y en avait de grandes quantités entassées devant les boulangeries de Lamia qui fabriquaient le pain pour les troupes en campagne. Ce chêne-buisson est accompagné de divers arbustes, cultivés dans nos jardins, tels que le bois du Fustet (*Rhus*), l'argousier (*Hippophaë*), une grande variété d'églantiers splendidement fleuris, le baguenaudier (*Colutea*) et le caroubier (*Ceratonia*), qui ornent ce monde buissonneux de leur riche inflorescence, le myricaire (*Tamarix*); ici et là les touffes élargies du Sarothamne rompent la monotonie des buissons par leurs jets de fleurs d'un jaune vif, disposées en longues grappes terminales.

Nous cheminâmes longtemps dans ce dédale, en suivant les sentiers tortueux du bétail et atteignîmes vers midi le haut du col, arrête rocheuse où végétaient des buissons qui nous parlaient de la patrie, tels que des rhamnées, le tremble et l'érable champêtre réduits à des

arbrisseaux rabougris, le genévriér, des saules rampants, ainsi que des rhododendrons arborescents. La vue, vers le nord, est très étendue : au loin, derrière la crête dénudée qui porte les anciennes fortifications turques, aujourd'hui en ruines, qui entouraient Domokos, l'on devine la vaste plaine thessalienne limitée à l'horizon par les cimes neigeuses de l'Olympe, demeure des dieux, et par le Pélion, dont les forêts fournirent à Jason le bois pour construire le navire Argo, qui porta les Argonautes à la conquête de la toison d'or. A nos pieds s'étend un plateau stérile et inculte, que baigne le lac Xénias de ses eaux languissantes et ternes, dans lesquels ne se mire aucun arbre, vrai paysage de la mer morte.

La flore qu'on pouvait observer dans les buissons et sur le talus de la route maintenant libre de fuyards, frappait par la vivacité des couleurs. Avant tout, un thym, aux feuilles charnues, qui forme de grandes plaques gazonnantes, rappelant de loin les touffes du saponaire ou du thlaspi à feuilles rondes des Alpes. Ce thym couvre les flancs des côteaux les plus dénudés et anime les paysages désolés de son tapis de fleurs roses. Il orne, entre autres, abondamment les graviers nus des casernes d'Athènes, bâties sur les flancs du Lycabette. Les cistinées sont représentées par un hélianthème écarlate, rivalisant avec les églantines. Puis tout un monde de boraginées, labiées et papillonacées très velues et soyeuses ; ci et là un lychnide ou un œuillet, un géranium, un aneric, voire même la spirée filipendule, bref une végétation rappelant sous bien des rapports celle de nos côteaux jurassique dans la région des lacs. Les composées sont représentées entre autres par un crepis rosacé, une scabieuse et une étoile jaune-soufre rappelant notre arnica ; les ombellifères par une petite orlaye et une buplèvre ; on rencontre également la rue (*Ruta*), des trèfles et mélilots minuscules, puis des graminées et cypéracées à racines traçantes, à feuilles coriaces et piquantes, à glumules acuminiées, armées de pointes, dont l'une particulièrement abondante avec un épillet étoilé, piquant autant qu'un chardon. Cette dernière espèce est représentée également : elle exhibe ses plus beaux sujets surtout le long de la route nationale au midi de Lamia, où des chardons de 2 à 3 mètres de hauteur remplacent en quelque sorte l'allée d'arbres que nous aimerions y voir ; ils vivent là en bonne intelligence avec des acanthes et des ballottes qui atteignent des dimensions semblables.

Après une courte halte au milieu du jour, pendant laquelle nous essayâmes sans grand succès culinaire, de rôtir les quartiers d'un mouton sur un feu de buissons, nous continuâmes notre marche sur Domokos, où nous entrâmes à la nuit tombante. Nous trouvâmes la ville entièrement abandonnée par les habitants, mais par contre remplie de troupes de toutes nuances. Nos camarades de la Légion philhellénique nous acclamèrent et le commandant Baratassi nous logea dans une maison d'assez bon aspect, où nous passâmes la nuit sur le plancher nu : pas question de paille comme dans nos confortables cantonnements suisses.

(A suivre.)

Nouveaux outils forestiers américains.

2. Pioches, houes, serpes.

Après l'exploitation des forêts vierges de l'Amérique du Nord il arrive que le sol, qui est souvent extrêmement fertile, se recouvre aussitôt d'un taillis inextricable de broussailles et de lianes épineuses, munies de racines traçantes très tenaces. Pour extirper cette végétation

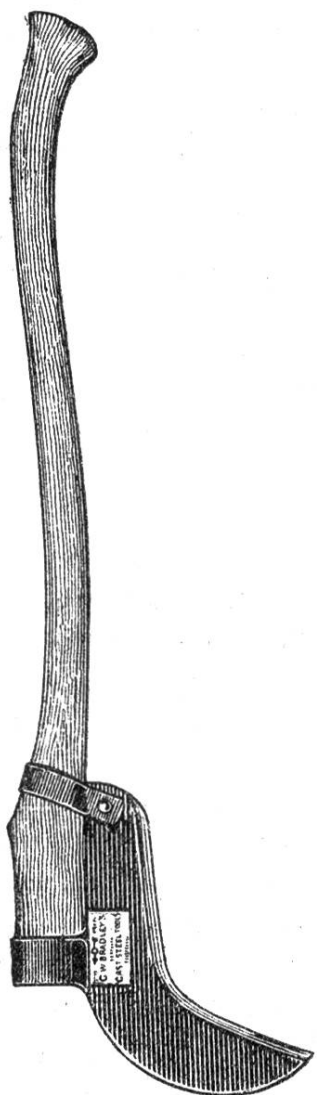


fig. 1

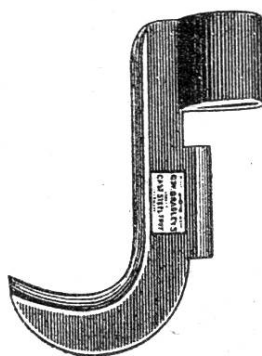


fig. 2



fig. 4



fig. 3

luxuriante, on a fabriqué une quantité d'outils forestiers et aratoires dont la forme, adaptée aux circonstances locales, varie dans chaque région.

Lorsqu'il s'agit de défricher un terrain, on emploie souvent une sorte de pioche à lame tranchante en forme de faucille (fig. 1), rappelant en quelque sorte la „Sapine“ de nos bûcherons. Cet outil est utilisé non seulement pour arracher les racines, mais aussi pour couper de petits arbres. A cet effet on adapte quelquefois sur le revers de la pioche un tranchant de hache (fig. 2).

Lorsque la surface à défricher est couverte d'un recru de jeunes bois, on emploie de préférence une bêche à taillant aiguisé (fig. 3). Dans les sols sableux, dépourvus de pierres, il est facile de couper avec cet instrument; en se servant d'un pal comme manche, les plus fortes racines et l'on déracine couramment des pins de 16 à 18 centimètres de diamètre sans le concours d'aucun autre outil.

Après avoir arraché les broussailles et les troncs d'arbre, il faut labourer le sol, diviser les mottes et nettoyer la terre des radicelles qui y sont restées attachées. Plusieurs espèces de houes sont en usage à cet effet; elles diffèrent les unes des autres moins par la forme que par la grandeur et la pesanteur. Dans les terrains tourbeux, particulièrement dans les régions où l'on cultive la grande myrtille rouge, la houe est l'instrument préféré (fig. 4).

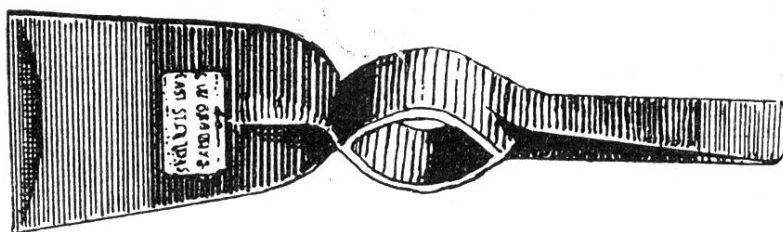


fig. 5

La fig. 5 représente une pioche assez semblable à celles en usage chez nous. Seulement la pointe est remplacée par un taillant en forme de ciseau, très approprié à diviser le sol. D'après les nombreuses expériences, c'est cet outil qui est le plus apprécié par les ouvriers travaillant dans les plantations.¹

Enfin, l'on emploie beaucoup dans les Etats du Sud un coutelas qui porte le nom espagnol de „machete“². Cet outil rappelle un peu la serpe de nos bûcherons, mais il est moins massif et plus léger. C'est à la fois un outil forestier et une arme redoutable, qui a été très en usage dans la guerre de Cuba. On l'emploie lors de la récolte du maïs et de la canne à sucre et, en forêt, pour couper et fagoter le sous-bois et les branches. Les ouvriers nègres le manient avec une dextérité étonnante, lorsqu'il s'agit d'ouvrir des sentiers à travers les taillis inextricables des forêts vierges.

D'après *John Gifford*.

¹ La fabrique Underhill, Clinch et Co., 94, Chambers St.. New-York City fournit tous ces outils (fig. 1 à 5) en bonne qualité.

² La „machete“ est fabriquée par Henri Disston and Sons, Keystone Saw, Tool, Steel and File Works, Philadelphia, Pa.

